

Jack Chaboud

Le premier dribble de Pablito

Qu'il était beau, qu'il était chaud, le pays où je suis né.

Au loin, de hautes montagnes touchaient un ciel parfois taché de nuages peureux. En bas de chez nous, de l'eau chantonnait dans un ruisseau qui se la coulait douce. Ma prairie, verte

comme une salade, faisait le gros dos entre des champs de blés. Des oiseaux bariolés chantaient le matin. D'autres, des noirs et blancs, se moquaient de nous dans la journée.

Je peux le dire, là-bas j'ai eu la belle vie pendant pas mal d'années.

J'étais ami avec tout le monde : enfants, adultes, insectes, fleurs, même avec les chiens et les chats.

J'avais cinq frères et sœurs : Diego, Alfonso, Begonia, Maria, Stéfania.

Avec eux, mes cousins et mes amis, on courrait, on luttait, on se bagarrait, on rigolait, on mangeait et buvait. On n'avait pas le droit de se baigner, mais quand le soleil nous cuisait comme sur un grill, on ne se gênait pas pour aller se tremper dans un petite mare pleine de grenouilles : c'était frais, c'était bon.

On avait une belle vie, on apprenait ce qu'on voulait.

On habitait une belle bâtisse : grande, claire, confortable.

Mon père était costaud et ma mère était paisible.

Souvent j'allais voir des gamins du village qui jouaient au football sur un terrain pelé en bordure de chez nous. Ca m'aurait plus d'aller courir après le ballon avec eux, mais je n'avais pas le droit. Pourtant, ils me faisaient souvent signe de les rejoindre en rigolant. Alors je restais immobile à les regarder, à étudier leurs feintes de corps : petits ponts, grands ponts, coup du sombrero, roulette, et surtout le contre-pied : on fait semblant de passer par la droite, on déséquilibre l'adversaire et on passe par la gauche. J'avais appris la technique à mes frères cadets, surtout Diego et on était super forts, sans ballon, mais comme avec un ballon.

J'étais pas mal bagarreur, je donnais des coups et j'en prenais. Mes parents me disaient de garder mes forces, car moi aussi je pratiquais un sport, mais sérieusement, car j'étais très doué. Plus que mes frères.

J'avais entendu mes parents dire que bientôt je partirais loin, à la capitale, et que je ferai l'honneur de la famille. Mais ma mère avait la larme à l'œil en l'évoquant, comme toutes les mères.

J'avais un entraîneur, je travaillais dur, tous les jours : courir, sauter ; courir, sauter...

Je me voyais déjà en star, on m'applaudissait, on me voyait à la télévision. Mais secrètement, j'aurais préféré être joueur de football.

Un jour, tout le monde était ému, je suis parti. Heureusement, j'étais accompagné par un copain, un fonceur comme moi. Le voyage fut long, fatiguant, ennuyeux. Entre deux petites ronflettes, on reniflait l'odeur écoeurantes des échappements des voitures, les oreilles

pleines du vacarme de leurs moteurs. On regardait des champs poussiéreux, des arbres rabougris, des villages.

Une grande ville nous engloutit dans ses rues, entre ses immeubles. On entra dans la cour d'un vaste bâtiment.

Le repos, une chambre noire, où j'étais seul et où on m'a oublié. Rien à manger. J'étais en colère, j'ai fait autant de bruit que j'ai pu. Rien.

J'ai fait un cauchemar : je jouais un match de foot dans un stade, mais je ne savais plus feinter.

Plus tard, on m'a conduit dans un couloir étroit. J'entendais qu'on chantait au bout du couloir. j'ai supposé que j'allais enfin pouvoir manger. On ne me disait rien.

Tout d'un coup, j'ai reçu la lumière du soleil dans les yeux avec une terrible violence. J'étais resté trop longtemps dans l'obscurité. J'ai entendu une fanfare. J'ai vu des barrières, des gradins bourrés de gens bruyants et gesticulants. Ca ressemblait à un stade de football, mais en plus petit, la pelouse ronde était couverte de sable. J'étais seul au centre. Sous un soleil aveuglant, hostile. Un soleil de ville. Le terrain était sans issu.

Des types à cheval, dans des costumes bariolés, ridicules, agitaient des piques en tournant autour de moi. Puis un gars à pied s'est avancé au milieu du terrain en agitant une cape rouge. Il était vêtu d'un costume grotesque, moulé comme un serpent, coiffé d'un petit chapeau décoré d'oreilles de souris.

Alors là, la faim, l'ennui, la foule, le bruit, le odeurs de sueur, tout ça m'a énervé.

Qu'est-ce qu'ils me voulaient ces excités ?

Le guignol à cape qui tapait du pied allait prendre pour les autres. Il semblait croire que j'allais jouer avec lui, l'andouille !

J'allais jouer, mais à ma façon. J'ai décidé que j'étais dans un stade de football. J'ai foncé sur lui et je lui ai fait une feinte de corps, un beau contre-pied. Il s'est retourné et je lui ai zébré les fesses d'une superbe éraflure. Son pantalon pendouillait sur ses genoux, il l'a remonté comme il a pu.

Un des crétins à cheval m'a coursé, je lui ai fait faire deux tours de piste et hop, un grand pont : pendant que le zigoto me cherchait à droite, je piquais son canasson dans le flanc gauche, pas trop fort. Le cheval s'est cabré et le type est tombé avec sa pique, la soupière qu'il avait sur la tête a roulé sur plusieurs mètres.

Ca criait, ça chahutait dans les tribunes.

J'ai pensé aux larmes de maman, à mon père, à Diego, Alfonso, Begonia, Maria, Stéfania, si fiers de moi. J'ai pensé à ma prairie en pente douce. J'ai pensé à mon salopard d'entraîneur.

J'ai compris pourquoi il me faisait combattre contre des épouvantails. Je me suis souvenu des yeux brillants de mon maître. Peut-être qu'il était sincère quand il me caressait l'encolure. Il a dû me transférer pour un bon prix, comme les footballeurs qu'admiraient les gamins.

Le public s'est mis à siffler.

- Jamais vu ça, a dit un gars à cheval, il a joué au Real de Madrid.
- T'arrête de dribbler » a ajouté un de ses collègues.

Ca ne leur plaisait pas, mes talents de joueur de foot. Le minable aux oreilles de Mickey était rouge de honte. Ce qui se passait là n'était ni un sport, ni un jeu.

Les cavaliers ont galopé vers moi, j'ai tenté une nouvelle feinte, mais ils s'y sont mis à plusieurs et m'ont planté des fléchettes un peu partout. J'ai eu mal.

Alors, j'ai décidé de me défendre contre ces lâches. Je n'allais pas trembler devant cette foule venue voir une mise à mort. Car c'était ça qu'ils attendaient, dans de grands éclats de rire. Pauvres gens, s'ils avaient été face à moi, comme le crétin au costume à paillettes, dont je sentais la peur, ils se seraient enfuis à toutes jambes.

Le pailleté m'a appelé « toro, toro ». Il ne savait donc pas que je m'appelais Pablito. Tans de bêtise m'a distrait, et son épée, traîtreusement cachée dans sa cape, a tenté de plonger dans mon épaule, il m'a presque manqué. Mais quelle terrible douleur ! Du sang s'est mis à couler sur mon dos. La foule s'est levée en hurlant, enfin satisfaite.

Ma vue s'est brouillée. Du sable a pénétré dans mes narines. J'aurais mieux aimé sentir l'herbe fraîchement coupée que ces petits grains à l'odeur fade de sang.

Je n'avais eu aucune chance. Mon assassin ne mourrait pas du ridicule de ses fesses au soleil.

Le ciel s'est couvert et le soleil a pâli. Il m'a semblé soudain qu'une clameur et des pleurs montait des gradins, occupés par des vaches, des bœufs, des taureaux, maman, papa, Diego, Alfonso, Begonia, Maria, Stéfania.

Un taureau s'est avancé dans l'arène, en habit de toréador, cape et épée à la patte. Un homme nu, seulement coiffé du chapeau grotesque, s'est agenouillé devant lui. Le taureau a jeté l'épée et s'est retourné vers les gradins en disant avec tristesse :

- Ce n'est pas un beau jour pour tuer.

J'avais dû avoir une hallucination, car je me suis rendu compte qu'il y avait toujours des humains dans l'arène.

Soudain, de tous les côtés, des garçons et des filles ont bousculé les gens dans les gradins. Ils ont sauté sur le sable et ont fait un cercle autour de moi en se tenant par la main.

Le type aux fesses zébrées était furieux, il a meuglé :

- On n'a jamais vu ça !

Les adultes se sont alors levés dans les gradins. Ils n'étaient plus bestiaux comme tout à l'heure, ils étaient redevenus des hommes et des femmes et réclamaient la vie sauve pour moi en criant, battant des mains, jetant sur la piste des fleurs, des journaux, des chapeaux.

Ce jour là, j'ai aussi échappé à l'abattoir. Aujourd'hui, je suis revenu chez nous, auprès de Diego, Alfonso, Begonia, Maria, Stéfania. Papa et maman sont morts de vieillesse. Il y a pas mal de touristes qui viennent me voir, car je joue tous les jours au foot avec les gamins du village.

En hommage à trois superbes chansons :
La Corrida. Francis Cabrel. Editions Columbia.
Les taureaux. Jacques Brel. Editions Barclay.
Les belles étrangères. Jean Ferrat. Sony music.

Ce n'est pas une coïncidence qu'une abomination comme la corrida ait inspiré ces magnifiques cris de révolte.

Un grand merci à Tex Avery, Enguerrand, Léopold et Mahaut Nicolas, Mattéo Chaboud, ainsi qu'aux enfants de Lyon, Pierre-Bénite, Brignais, Moulins, Epinal, Saint-Julien en Genevois, qui ont décidé de sauver Pablito.

Jack Chaboud